

French I Middle School

La pendule

Pierre GAMARRA (1919-2009)

Je suis la pendule, tic!
 Je suis la pendule, tac!
 On dirait que je mastique
 Du mastic et des moustiques
 Quand je sonne et quand je craque
 Je suis la pendule, tic!
 Je suis la pendule, tac!
 J'avance ou bien je recule
 Tic-tac, je suis la pendule,
 Je brille quand on m'astique,
 Je ne suis pas fantastique
 Mais je connais l'arithmétique,
 J'ai plus d'un tour dans mon sac,
 Je suis la pendule, tic!
 Je suis la pendule, tac!

L'école

Jacques CHARPENTREAU (1928-2016)

Dans notre ville, il y a
 Des tours, des maisons par milliers,
 Du béton, des blocs, des quartiers,
 Et puis mon coeur, mon coeur qui bat
 Tout bas.

Dans mon quartier, il y a
 Des boulevards, des avenues,
 Des places, des ronds-points, des rues,
 Et puis mon coeur, mon coeur qui bat
 Tout bas.

Dans notre rue, il y a
 Des autos, des gens qui s'affolent,
 Un grand magasin, une école.
 Et puis mon coeur, mon coeur qui bat
 Tout bas.

Dans cette école, il y a
 Des oiseaux chantant tout le jour
 Dans les marronniers de la cour.
 Mon coeur, mon coeur, mon coeur qui bat
 Est là.

French I High School

Il pleure dans mon coeur

Paul VERLAINE

Il pleure dans mon coeur
Comme il pleut sur la ville ;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon coeur ?

O bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un coeur qui s'ennuie,
O le chant de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans ce coeur qui s'écoeure.
Quoi ! nulle trahison ?...
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon coeur a tant de peine !

Sables Mouvants

Jacques PREVERT (1900 - 1977)

Démons et merveilles
Vents et marées
Au loin déjà la mer s'est retirée
Et toi
Comme une algue doucement caressée par le vent
Dans les sables du lit tu remues en rêvant
Démons et merveilles
Vents et marées
Au loin déjà la mer s'est retirée
Mais dans tes yeux entrouverts
Deux petites vagues sont restées
Démons et merveilles
Vents et marées
Deux petites vagues pour me noyer.

French II

La liberté

Paul ELUARD

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenir
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer
Liberté.

Famille

Kamal ZERDOUMI (1953-)

Ma famille mes liens du sang
les animaux innocents
l'eau que je bois
larmes des nuages en voyage
les métaux que mon corps partage
avec d'autres planètes
Ma colère et l'orage
au-dessus de ma tête
Ma famille mes liens du sang
le passage des saisons
dans mon regard et mes veines
les fossiles dans la pierre
et les ossements

L'école des sorcières

Jacqueline MOREAU (1929-...)

A l'école des sorcières
On apprend les mauvaises manières
D'abord ne jamais dire pardon
Être méchant et polisson
S'amuser de la peur des gens
Puis détester tous les enfants

A l'école des sorcières
On joue dehors dans les cimetières
D'abord à saute-crapauds ou au jeux des gros mots

Puis on s'habille de noir
Et l'on ne sort que le soir

A l'école des sorcières
On apprend des formules entières
D'abord des mots très rigolos
Comme Chilbernique ou Carlingot
Puis de vrais formule magiques
Et la il faut que l'on s'applique

L'Arbre

Antonin ARTAUD (1896 - 1948)

Cet arbre et son frémissement
forêt sombre d'appels,
de cris,
mange le cœur obscur de la nuit.

Vinaigre et lait, le ciel, la mer,
la masse épaisse du firmament,
tout conspire à ce tremblement,
qui gîte au cœur épais de l'ombre.

Un cœur qui crève, un astre dur
qui se dédouble et fuse au ciel,
le ciel limpide qui se fend
à l'appel du soleil sonnant,
font le même bruit, font le même bruit,
que la nuit et l'arbre au centre du vent.

Le Papillon

Alphonse de LAMARTINE

Naître avec le printemps, mourir avec les roses,
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur,
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur,
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles,
Voilà du papillon le destin enchanté!
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

French III

Demain, dès l'aube...

Victor HUGO, «Les Contemplations»

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la
campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m' attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun
bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.
Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

L' Abeille

Paul VALERY (1871 - 1945)

Quelle, et si fine, et si mortelle,
Que soit ta pointe, blonde abeille,
Je n'ai, sur ma tendre corbeille,
Jeté qu'un songe de dentelle.

Pique du sein la gourde belle
Sur qui l'Amour meurt ou sommeille,
Qu'un peu de moi-même vermeille
Vienne a la chair ronde et rebelle !

J'ai grand besoin d'un prompt tourment :
Un mal vif et bien terminé
Vaut mieux qu'un supplice dormant !

Soit donc mon sens illuminé
Par cette infime alerte d'or
Sans qui l'Amour meurt ou s'endort !

les mystérieux cimetières
de nos commencements
Ma famille mes liens du sang
tous les terriens de toutes les couleurs
unis dans les tourments
et dans les rêves de bonheur

L'enfant et l'étoile

Catulle MENDÈS (1843 - 1909)

Un astre luit au ciel et dans | L'eau se reflète.

Un homme qui passait dit à l'enfant-poète :

"Toi qui rêves avec des roses dans les mains
Et qui chantes, docile au hasard des chemins,
Tes vains bonheurs et ta chimérique souffrance,
Dis, entre nous et toi, quelle est la différence ?

- Voici, répond l'enfant. Levez la tête un peu ;
Voyez-vous cette étoile, au lointain du soir bleu ?

- Sans doute !

- Fermez l'œil. La voyez-vous, l'étoile ?

- Non, certes."

Alors l'enfant pour qui tout se dévoile

Dit en baissant son front doucement soucieux :

"Moi, je la vois encore quand j'ai fermé les yeux."

Une carte postale

Frédéric Pacéré TITINGA

Tu m'enverras une carte postale,
De la douceur des eaux,
De la chaleur des lumières !

Ici,
Le Soleil
Fera place à la Lune,
La Lune
Au nuage,
Le nuage
À la nuit,
Envoie-moi une carte postale !

Tu m'enverras cette lumière des nuits,
Des profonds cratères des Vésuves !
Tu m'enverras ce diamant des ténèbres,
De la froideur des Igloos !

Ici,
Le Soleil
Fera place à la Lune,
La Lune
Au nuage,
Le nuage
À la nuit,
Envoie-moi une carte postale !

French IV

Triste, Triste

Jules LAFORGUE

Je contemple mon feu. J'étouffe un bâillement.
Le vent pleure. La pluie à ma vitre ruisselle.
Un piano voisin joue une ritournelle.
Comme la vie est triste et coule lentement.

Je songe à notre Terre, atome d'un moment,
Dans l'infini criblé d'étoiles éternelles,
Au peu qu'ont déchiffré nos débiles prunelles,
Au Tout qui nous est clos inexorablement.

Et notre sort! toujours la même comédie,
Des vices, des chagrins, le spleen, la maladie,
Puis nous allons fleurir les beaux pissenlits d'or.

L'Univers nous reprend, rien de nous ne subsiste,
Cependant qu'ici-bas tout continue encore.
Comme nous sommes seuls! Comme la vie est triste!

Le Pont Mirabeau

Guillaume APOLLINAIRE

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souvienn
La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Amitié fidèle

Nicolas BOILEAU

Parmi les doux transports d'une amitié fidèle,
Je voyais près d'Iris couler mes heureux jours:
Iris que j'aime encore, et que j'aimerai toujours,
Brûlait des mêmes feux dont je brûlais pour elle:

Quand, par l'ordre du ciel, une fièvre cruelle
M'enleva cet objet de mes tendres amours;
Et, de tous mes plaisirs interrompant le cours,
Me laissa de regrets une suite éternelle.

Ah! qu'un si rude coup étonna mes esprits!
Que je versais de pleurs! que je poussais de cris!
De combien de douleurs ma douleur fut suivie!

Iris, tu fus alors moins à plaindre que moi:
Et, bien qu'un triste sort t'ait fait perdre la vie,
Hélas! en te perdant j'ai perdu plus que toi.

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage

Joachim du BELLAY

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine :

Plus mon Loir gaulois, que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Des mots sur les maux

Stéphen MOYSAN (Les cris de la mélanco)

Il y a les mal aimés, les mal-logés,
Les mal lunés, les mal intentionnés,
Les malfaisants, les mal partis,
Ou les mal barrés, et les mal venus,
Mais également : les mal-en-point,
Les malgré nous, les malgré moi,
Les fleurs du mal, ce mal nécessaire,
Un grand mal-être, le mal du pays,
J'ai mal au coeur, sans malentendu,
Je ne veux pas que ça finisse mal.

French V

La mort du loup

Alfred de VIGNY (1797 — 1863)

Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusqu'à l'horizon.
Nous marchions sans parler, dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avions traqués.
Nous avons écouté, retenant notre haleine
Et le pas suspendu. -- Ni le bois, ni la plaine
Ne poussait un soupir dans les airs ; Seulement
La girouette en deuil criait au firmament ;
Car le vent élevé bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,
Et les chênes d'en-bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
Rien ne bruissait donc, lorsque baissant la tête,
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
A regardé le sable en s'y couchant ; Bientôt,
Lui que jamais ici on ne vit en défaut,
A déclaré tout bas que ces marques récentes
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes.

Booz endormi

Victor HUGO (1802 — 1885)

Booz s'était couché de fatigue accablé ;
Il avait tout le jour travaillé dans son aire ;
Puis avait fait son lit a sa place ordinaire ;
Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.
Ce vieillard possédait des champs de blés et d'orge ;
Il était, quoique riche, à la justice enclin ;
Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin ;
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.
Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril.
Sa gerbe n'était point avare ni haineuse ;
Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse :
- Laissez tomber exprès des épis, disait-il.
Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
Vêtu de probité candide et de lin blanc ;
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.
Booz était bon maître et fidèle parent ;
Il était généreux, quoiqu'il fait économe ;
Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand

Pour demain

Louis ARAGON (1897 — 1982) Recueil : Feu de joie (1920)

Vous que le printemps opéra
Miracles ponctuez ma stance
Mon esprit épris du départ
Dans un rayon soudain se perd
Perpétué par la cadence

La Seine au soleil d'avril danse
Comme Cécile au premier bal
Ou plutôt roule des pépites
Vers les ponts de pierre ou les cribles
Charme sûr La ville est le val

Les quais gais comme en carnaval
Vont au devant de la lumière
Elle visite les palais
Surgis selon ses jeux ou lois
Moi je l'honore à ma manière

La seule école buissonnière
Et non Silène m'enseigna
Cette ivresse couleur de lèvres
Et les roses du jour aux vitres
Comme des filles d'Opéra.

Soleils couchants

Paul VERLAINE

Une aube affaiblie
Versé par les champs
La mélancolie
Des soleils couchants.
La mélancolie
Berce de doux chants
Mon cœur qui s'oublie
Aux soleils couchants.
Et d'étranges rêves
Comme des soleils
Couchants sur les grèves,
Fantômes vermeils,
Défilent sans trêves,
Défilent, pareils
À des grands soleils
Couchants sur les grèves.